

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 15.

A. GUERARD & CIE.

Québec, 25 Aout 1866.

## ABONNEMENT.

Ville, trois mois.....45 sous  
Campagne.....30 sous  
Chaque numéro.....4 sous

## L'ELECTEUR

Parait le Samedi de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction doit être adressée franco à

A. GUERARD et Cie, PROPRIÉTAIRES.  
Rue St. Marguerite, No. 45.

## L'ELECTEUR

Se vend chez M. E. Balzaretto No. 39 Rue du Pont, St. Roch; M. G. A. Delille Manufacturier de tabac Faubourg St. Jean; M. Hardy libraire, Basse-ville; M. Bellerive et Laforce, Maison des Bains, Haute-ville; M. Bastien barbier, rue St. Joseph, M. Marier barbier, rue St. Joseph, M. Crémazie, libraire, à la Haute-Ville, M. Dalton, coin des rues, Craig et, St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons L'ELECTEUR sont priées de le renvoyer s'ils ne s'abonnent pas.

## FEUILLETON DE L'ELECTEUR

LE 25 AOUT.

### La Demoiselle a Marier.

(Suite.)

—Vraiment, reprit mademoiselle De Roch, je ne suis pas surprise de votre étonnement. Aux Etats Unis l'état de jeune fille est une royauté charmante; une fille règne sur tout ce qui l'entoure; toutes les fêtes, tous les plaisirs sont pour elle; son printemps est plus riant et plus beau que celui de l'année. Tant qu'une Américaine n'a point subi le joug quelquefois un peu rude du mariage, c'est une reine, c'est une fête autour de laquelle tout est sourire et bonheur; elle est libre, elle est fière, et dicte des lois à tout ce qui l'approche. Il y a long-temps qu'on l'a dit: il faudrait être jeune fille aux Etats et femme en Canada.

—J'aurais assez aimé à cumuler ces deux libertés, dit Diana moitié gaie, moitié triste.

—Il ne tient qu'à vous, chère Diana; venez passer l'hiver prochain à Québec.

Je ne sais point ce que je ferai l'hiver prochain, je vis au jour, le jour, n'aimant pas à songer au lendemain: mais dites-moi

quelle est l'existence des jeunes filles en Canada; vous ne m'en avez jamais parlé?

—Je ne m'en rendais pas encore bien compte dans ce temps là; mais neuf mois apportent bien des changements. A notre âge, qui est celui de toutes les curiosités, on regarde et on apprend mille choses auxquelles on ne faisait point attention; eh bien! voici notre vie: les jeunes personnes, comme on nous appelle, eussions-nous trente-six ans, si nous sommes encore à marier, les jeunes personnes ne comptent pour rien dans notre faubourg St. Roch: tout se fait *pour elles*, dit-on, mais rien *par elles*.

—C'est là une maxime que les gouvernements voudraient bien adopter pour les peuples.

—Oui, mais les peuples se révoltent; et nous subissons la loi commune, et on en abuse; du moins dans les familles qui n'ont point encore adopté la nouvelle mode, et où l'on ne nous contraint pas à faire des mariages d'inclination.

—Contraindre à faire des mariages d'inclination! allons, vous vous raillez de moi, pauvre étrangère.

—Non, je ne raille point, c'est une nouvelle mode; mais il faut être passablement riche pour la suivre; il faut avoir trois mille livres de rente, une mère dont l'amic intime a un fils qui n'en a que cinquante tout au plus, mais en revanche un titre ou un très-beau nom, de ces noms qui sont à eux seuls une dignité; alors les mères arrêtent le mariage de leurs enfants dans un jour d'expansion sentimentale auquel on a pensé depuis dix ans. Cependant on décide qu'on ne doit unir les jeunes gens que quand ils s'aimeront, et on débite là-dessus de charmantes maximes, car nos mères aiment toutes à parler d'amour. A dater de ce moment, le jeune homme reçoit l'autorisation de chercher à se faire aimer; et comme les trois mille livres de rente lui plaisent prodigieusement, il se promet bien de réussir; il abandonne le Stadacona Club et les parties ruineuses qui pourraient lui faire du tort si on le savait; il vient au bal et ne fait danser que sa future fortune; il vient caracolier à St. Foy autour de la calèche où elle est promenée par sa mère. Si elle aime les chiens, il se met à aimer les chiens; si elle est musicienne, il aime la musique; si elle est gaie, il est gai; si son humeur est mélancolique, il est mélancolique, et ne lit que Byron et nos poètes ténébreux; enfin pendant six mois il est aussi parfaitement hypocrite qu'on nous force à l'être du berceau jusqu'à notre contrat de mariage.

—Mais les parents, les amis, ne disent-ils rien?

—Non; les parents, les amis sont dans le secret et chacun dit:

“Comme monsieur un tel est bien! qu'il est agréable! comme il monte bien à cheval! comme il a bon air! etc., etc. La mère dit à sa fille:—Comme il aime sa mère! qu'il est bon, distingué, spirituel! il sera ministre un jour, et certainement il se fera remarquer à la chambre:” car si beau que soit un nom, voyez-vous, maintenant on sent bien qu'ici il faut retremper ses titres dans beaucoup peu de mérite personnel.

(A Continuer.)

## QUEBEC:

SAMEDI, 25 AOUT, 1866.

## CONFEDERATION.

Suite.

Voilà où se termine la conférence de Charlottetown dont les membres devaient examiner seulement l'opportunité d'une réunion de toutes les provinces.

D'une simple discussion sur un changement politique on a été amené, sans nécessité, sans que la population où la représentation l'ait demandé, à renoncer à toute initiative dans une question qui intéresse au plus haut degré l'avenir sacré de notre race, et à soumettre lâchement notre volonté à l'arbitrage impérial, c-à-d. à donner aux anglais qui ne connaissent pas le Canada, ni ses besoins, ni ses aspirations, qui ne voient sur cette terre que des nationaux à protéger, et les Canadiens-Français à faire disparaître, le droit de nous faire une constitution à laquelle nous ne pourrions ensuite rien changer, n'est-ce pas le comble du ridicule?

Et si nous doutions du danger qui nous menace en remettant ainsi notre sort entre les mains de l'Angleterre, n'avons-nous pas pour nous en convaincre tout ce long passé de deuil et de malheurs qui assombrit à jamais les pages héroïques de notre histoire?

A-t-on oublié que l'Angleterre a toujours et partout montré son caractère de marchand, son désir de faire de l'argent, d'étendre son commerce? a-t-on oublié qu'elle n'a jamais dévié de ses principes ni proclamé, pas ses actes, qu'elle voulait une liberté égale pour toutes les nationalités? a-t-on oublié les règnes des Haldimand et des Craig, ces farouches proconsuls qui pour favoriser l'odieuse

oligarchie de nationaux plongeait dans de sombres cachots les canadiens qui osaient réclamer un peu de ce droit que doit avoir chaque peuple de conduire ses propres affaires ? a-t-on oublié 1837 et 1838, quand les planches hideuses des échafauds anglais étaient rougies du sang de nos meilleurs citoyens, parce qu'ils osaient demander un peu de justice, pour leurs compatriotes ? a-t-on oublié qu'en 1840, dans le but avoué de nous perdre, afin de payer les créanciers du Haut-Canada écrasé de dettes avec l'argent que nous avions en caisse, et surtout pour parvenir à la Confédération dont elle nous nous gratifie aujourd'hui, elle nous imposait l'union des Canadas malgré les pétitions énergiques des populations et du clergé en masse qui répudiaient ce mariage infâme comme fatale à notre race ?

L'arbitrage impérial !... mais dans toutes les questions renvoyées à l'Angleterre, les décisions de la marâtre ont toujours été peu propres à donner une haute opinion de la justice et de la bonne foi de nos gracieux souverains, mais encore dernièrement nous l'avons eu cet arbitrage, lorsqu'il s'est agi du siège du gouvernement, et qui osera dire que le Bas-Canada n'a pas été indignement sacrifié à des intérêts anglais ; bien plus, même parmi ceux qui tout en avouant que l'Angleterre a toujours détesté les Canadiens, nous disent naïvement aujourd'hui que les sentiments de la métropole sont changés à leur égard, qui osera dire que dans le choix d'Ottawa, il n'y avait pas dès lors la prévision de la Confédération, et la continuation du complot mûri depuis 1822 de nous perdre par cette union.

Ah ! nous déplorons la mauvaise foi de ceux qui, tout en reconnaissant la haine de l'Angleterre contre notre race depuis la conquête jusqu'à 1840, cherchent à nous faire croire que cette haine séculaire s'est tout-à-coup, depuis quelques années, sous l'influence de nous ne savons quel mystérieux protecteur, changée en bienveillance et en amour, mais nous déplorons encore plus l'aveugle confiance de nos compatriotes dans la parole de ces hommes. Nous tremblons qu'ils ne regrettent que trop tôt le danger de confier à l'Angleterre le soin de modifier la constitution qu'elle nous impose, par l'entremise de nos ministres, à laquelle elle s'est réservé encore le droit de mettre la dernière main.

## XVI.

Nous avons fini la tâche que nous nous étions imposée en commençant la publication de ces articles, c'est à-dire l'histoire succincte et vrai du projet de la Confédération.

Nous n'avons pas eu pour but de travailler à arrêter la réalisation de ce projet, c'était peine inutile. Bâclé en Angleterre, poussé ici par les instruments de la métropole, le plan devait nécessairement réussir. Le peuple se reposant un peu trop sur l'honnêteté politique de ses mandataires, a malheureusement laissé faire, mais il ne s'apercevra que trop tôt qu'il a été honteusement trahi.

Nous le demandons à la conscience de tous ceux qui nous font l'honneur de nous lire, qu'est-ce que ce projet sur lequel le

peuple n'a pas été appelé à se prononcer, commence même à changer avant de l'envoyer en Angleterre sans craindre d'attirer l'indignation de nos ridicules députés, sinon une trahison ?

Comment en effet ne pas considérer comme traîtres à la patrie des hommes qui pour rester au pouvoir pendant quelques années ont pratiqué la corruption la plus éhontée qui ait jamais souillé les annales parlementaires d'aucun gouvernement constitutionnel ; qui ont la conscience (s'ils en ont une) chargée des millions canadiens donnés aux capitalistes anglais, aux spéculateurs sans vergogne du Grand-Tronc qui en retour leur donnait un vigoureux appui dans les élections et dans la Chambre ; comment ne pas considérer comme traîtres et infâmes des hommes qui ont pratiqué le pillage des deniers publics sur la plus vaste échelle ; qui ont démoralisé les populations au moyen de jobs éhémérés ; qui ont bâti Ottawa ; qui, pour faire face aux exigences de cette corruption, ont taxé le peuple et grèvé le trésor public d'une dette énorme ; qui, enfin, pour compléter leur œuvre infernale et se voyant un objet de mépris pour les populations, ont acheté, par un dernier effort, presque toute la représentation nationale, et se sont jetés à corps perdus dans un changement politique qui va bouleverser complètement tout le pays, et lui préparer un avenir de malheurs d'où il ne sortira peut-être jamais.

Ils auront un terrible compte à rendre à l'histoire, ces représentants du peuple qui, sans étudier la question, sans s'inquiéter ni du peuple qui les a envoyés en Chambre défendre ses intérêts et la constitution actuelle, ni de l'avenir sacré de la nationalité, mais dans un but étroit, d'intérêt matériel, ou par esprit de parti, ont voté pour la Confédération, en âmes damnées du gouvernement, cherchant coûte que coûte à satisfaire la volonté de leurs maîtres.

Ainsi elle est brisée cette constitution pour l'obtention de laquelle nos vaillants tribuns du peuple, les Papineau, les Bédard, les Vigor et tant d'autres généreux esprit, ont fait tant de sacrifices et ardues pour l'obtention de laquelle martyrs sont montés sur les échafauds d'une infâme oligarchie anglaise ; elle est brisée, et nous, sommes forcés d'avouer que cette destruction est l'œuvre des Canadiens-Français.

Où, il s'est trouvé parmi les Canadiens des hommes assez lâches pour préparer à leurs compatriotes le sort des malheureux Irlandais. Si aujourd'hui l'Irlande est misérable, si ses enfants, chassés de leur pays sont dispersés partout aux quatre vents de l'infortune, c'est qu'en 1801, il s'est trouvé là aussi un parlement assez lâche, des députés assez peu amis de leur pays pour demander l'Union avec l'Angleterre, et remettre, comme on le fait ici, à un arbitrage impérial le soin de l'avenir de leur patrie. Alors comme aujourd'hui l'Angleterre achetait les ministres, et ceux-ci de leur côté achetaient les représentants. La même politique, espère-t-on pourra amener les mêmes résultats.

Pour prévenir les malheurs irréparables

qui menacent l'avenir de notre nationalité, il faut travailler avec une énergie profonde, avec un dévouement à toute épreuve, à l'union intime et générale de tous les Canadiens-Français ; il faut que d'un bout du Bas-Canada à l'autre il n'y ait qu'un seul et même drapeau, qu'une seule et même volonté : la conservation de notre race sur ce sol américain. Autrement nous sommes perdus.

Nous avouons que cette entreprise est difficile ; car pour réussir il faut d'abord la réprobation de ces quelques hommes qui n'ont de canadien que le nom, qui ne se guident que par l'étroit esprit de parti ou le vil intérêt matériel ; il faut la réprobation prompte et complète de quelques misérables individus qui en flattant le clergé se sont emparés de sa confiance et s'en servent pour mieux tromper le peuple trop confiant, et pour se maintenir par tous les moyens à la tête des affaires.

Au moment du danger le plus imminent qui ait jamais menacé notre race, nous ne pouvons croire que les Canadiens reconcourent volontairement et sans au moins quelque vigoureuse résistance à ces nobles et glorieuses traditions d'honneur et de gloire que leur ont léguées une poignée de braves français, leurs pères ; nous ne pouvons croire qu'ils oublieront froidement la langue bémie, la religion sainte et divine de leurs ancêtres, et tout ce noble et glorieux héritage que lui forment nos belles et vieilles institutions françaises.

Non, le passé de nos pères est trop glorieux, trop pur, trop noble pour le livrer ainsi à la haine et au fanatisme anglais ; non, les Canadiens ne déshonoreront pas un drapeau conquis par leurs pères sur tant de champs de bataille, ils ne renieront pas les nobles actions de tant de vaillants pionniers qui passèrent par de si douloureuses épreuves et moururent si héroïquement pour assurer à leurs descendants une place à part au soleil de la liberté américaine, ils ne souffriront pas qu'on leur ôte, pour les laisser en butte aux haines d'ennemis invétérés, leurs lois leur langue, leur religion.

Au cri d'angoisse de la nationalité canadienne-française, tous nous nous rappellerons les luttes héroïques de nos ancêtres, nous prendrons notre poste à la place que nous impose l'héritage de gloire, d'honneur et de patriotisme qu'ils nous ont laissé, et nous reposerons en regardant la France, notre première mère-patrie, toute tentative qui ne serait pour nous que la honte, la dégradation et la mort, et que voudrait encore nous imposer une nationalité étrangère, la nationalité anglaise qui n'a rien à faire avec nous, qui n'a rien de commun avec notre sang, nos aspirations, et nos cœurs.

*J. F. Laparrie*  
JULES FRANCO.

La caisse d'Économie de  
St. Roch.

Nous avons devant nous le rapport de l'enquête sur les affaires de la Caisse d'Économie de St. Roch. L'impression de cet important document a été ordonnée par l'Assemblée Législative sur la proposition de M. Huot.

Disons-les, à la louange de M. G. H. Simard, qu'il a poursuivi la tâche qui lui avait été confiée avec énergie et conscience, et son rapport est un exposé aussi complet qu'il est possible de désirer de toutes les transactions imprévoyantes et coupables qui devaient forcément mener cette institution à la ruine. Il ne cèle rien, il expose tout, il n'a aucune réticence: il déclare que de certaines nominations de directeurs et l'escompte des billets ont eu lieu à l'encontre des règlements, malheureusement non légalisés; que le défaut de légalisation de l'existence de la Caisse fut une des principales causes de sa chute; que la suspension des affaires de cette banque naissante, encouragée par tant d'adhésion au début, et qui promettait de si beaux résultats, a laissé dans l'esprit des ouvriers de St. Roch un doute, quant à la réussite et la conduite honnête de pareilles institutions, tellement enraciné, qu'il est maintenant presque impossible de fonder aucune société, même "les plus propres à protéger les classes ouvrières."

Maintenant que la tâche consciencieuse du commissaire-enquêteur est terminée, celle de l'Exécutif commence. Que va-t-il faire? va-t-il armer le procureur-général pour sévir contre les agioteurs désignés dans le rapport? ou bien ne les trouvera-t-il pas assez incriminés? Il pourrait bien se montrer pusillanime et reculer devant la tâche de les traduire en justice. Puis, les tribunaux ont tant de retentissement! Ce n'est pas comme une enquête faite à huis clos ou du moins sans grand bruit.

Écoutez le Commissaire qui dit: "vers la fin de l'année 1854, la confiance publique dans cette institution était affaiblie, et pour relever le caractère de solvabilité de la Caisse, on (l'italique est de nous) encourageait des citoyens très respectables à faire des dépôts à la Caisse en présence de ceux qui venaient retirer leur argent et qui étaient moins au fait que les directeurs de l'état réel des affaires de la Caisse, avec la promesse de la part des directeurs de les rembourser à première demande."

Qui donc se cache sous cet on? Nous le saurons que si l'affaire est portée devant les tribunaux compétents.

Nous allons commencer dans notre prochain numéro la publication des parties les plus importantes du rapport du commissaire-enquêteur. Nos lecteurs pourront, à l'aide de ces fragments, retracer l'origine de cette banque, et suivre les diverses phases par lesquelles elle a passé avant la catastrophe qui a entraîné tant d'épargnes si péniblement amassées.

### LE COLONEL SUZOR.

C'est samedi, le 18, que le Col. Suzor expira à la suite d'une opération chirurgicale très douloureuse. Jamais mort ne fut plus inattendue; car qui eut pensé à le voir si serein il y a à peine quinze jours, sa figure ne décelant rien de sa souffrance, qu'il emporterait si vite dans la tombe les espérances qu'une carrière brillamment parcourue en si peu de temps lui avait fait légitimement concevoir? Il est

mort jeune, au moment où il entrait dans la pleine possession d'un avenir auquel il aspirait. Mais avant d'arriver là il s'était livré à d'autres occupations, qui devaient ne pas être les siennes.—

Lors de la découverte des régions aurifères en Australie, il accomploit le voyage en ce pays, mais en revint presque aussitôt sans y avoir fait fortune. Il ne réussit pas non plus dans le commerce, et le magasin de nouveautés qu'il ouvrait dans la bâtisse de la Banque d'Épargne de Notre Dame, en société avec M. Burns, fut bientôt fermé. En 1857 il était simple commis, croyons-nous, chez M. M. L. & C. Tétu. Au début de la puissante insurrection sudiste, et grâce aux tentatives d'organisations militaires, en vue des grands changements qui allaient s'opérer aux États-Unis, M. Suzor s'occupa beaucoup de la milice volontaire. Il se jeta dans ce mouvement militaire avec beaucoup de vivacité et d'ardeur. Il se trouva comme placé dans son véritable élément. Il avait à peine acquis la connaissance de la charge en douze temps qu'il l'enseignait à d'autres. Il se mit donc à faire faire des manœuvres; il eut, il faut le dire, l'art de faire parler de lui, et d'attirer l'attention. Il ne se lassa pas. Il étudia, recit un peu son éducation fort détachée compilée des ouvrages sur l'art militaire qu'il accompagna de pièces de manœuvres pour en faciliter l'étude. Ses services, et ils sont réels, lui valurent le brevet de colonel. Il était allié à la famille de l'Honorable F. Evanturel dont il avait épousé la sœur, une personne toute de dévouement et de charité. Les restes mortels du colonel ont été inhumés avec tous les honneurs militaires au milieu d'un concours immense de personnes venant de tous les points de la ville pour voir les imposantes funérailles qui lui ont été faites.



Transfiguration de St. Hector.

Quantum mutatus ab illo  
Hectore.....

“Virgile.”

L'auteur de la correspondance au sujet de la poste St. Jean voudra bien passer au bureau de ce journal.

Une caricature sur les faveurs du gouvernement au prochain N<sup>o</sup>.

On voit, d'une manière officielle, sur le "Journal de Québec" que le chauffage des édifices publics à Ottawa occasionne d'après l'expérience de l'hiver dernier, une dépense de 80 cordes de bois par jour: ce qui fait 2400 cordes par mois. Si vous mettez le bois à \$3 la corde, cela fera \$7200 par mois, et en comptant 5 mois d'hiver, le budget se trouvera grévé de la somme de \$36000 qui s'en vont en fumée.

### Le fouet chez les Anglais.

S'il est une coutume barbare, inique, inconcevable, dans les mœurs anglaises, c'est certainement le lâche supplice du fouet.

On ne peut se figurer tous les abus dont la tolérance du gouvernement sur ce sujet est cause parmi les subalternes qui jouissent de la moindre autorité dans l'armée. Le feu de l'indignation nous monte au front, le cœur nous bat dans la poitrine comme le tocsin sinistre qui appelle les opprimés à la révolution, lorsque les journaux nous transmettent parfois les détails de quelques-unes de ces exécutions diaboliques.....

Quelque cynique me répondra peut-être que je fais là du sentimentalisme ou que je laisse s'égarer ma folle imagination. Il n'en est rien; et telle personne aura assisté impassible jusqu'à un certain point à ces tristes spectacles offerts au public, qui entrera en fureur, lorsque, rentrée chez elle, la réflexion lui découvrira le supplice dans toute sa hideuse barbarie; car, j'ose le dire, il est encore plus possible aux yeux d'envisager cette scène, qu'à la raison de l'approuver ou même de lui trouver des atténuations.

Qu'on se représente un pauvre diable, nu jusqu'à la ceinture et attaché de manière à ne pouvoir remuer, comme un animal que le boucher veut assommer; près de lui, debout et impassible, un homme, armé d'un fouet garni de pointes de plomb, n'attend que le commandement pour commencer le jeu; puis, tout autour et garnissant les hauteurs environnantes, une multitude de curieux, trépidant d'impatience dans l'attente du spectacle.... Tels autrefois se réunissaient les Romains du paganisme dans ces fameux amphithéâtres où les gladiateurs venaient les enivrer de leur sang.....

Que l'on se représente tout cela et l'on aura le prélude du drame qui va commencer.

Ier. Acte.

Bientôt le murmure indéfinissable que font un grand nombre de personnes chuchotant entre elles cesse comme par enchantement. La danse va commencer, comme dirait un soldat français, recevant le commandement de monter à l'assaut. Le bruit sec des lanières qui sifflent dans l'air et vont s'enfoncer dans la chair du patient pour remonter ensuite ensanglantées; les hurlements de la victime qui commence à se torturer de douleur; les menaces des officiers contre le bourreau qui ne frappe pas assez fort: tout cela arrive à la fois aux oreilles de la foule comme un courant galvanique se communiquant de l'un à l'autre.

II. Acte.

Cependant la lugubre exécution se continue. Toutes les poitrines sont soulevées, toutes les haleines sont suspendues.... tous les doigts sont crispés.... Le silence est magique. On n'entend pour tout bruit que le claquement sinistre du fouet, qui, lui seul, ose troubler le majestueux repos de la nature en deuil, qui, lui seul, ose braver les menaces de l'humanité indignée.

Déjà une dizaine de coups ont été administrés, le malheureux supplicié se débat comme un damné, hurle, rugit et râle en se raidissant dans une suprême agonie.... Et cependant le bras de l'endablé fouetteur semble avoir acquis une vigueur nouvelle.....

La terre est imbibée de sang; des lambeaux de chair sont accrochés aux pointes du fouet, les côtes et l'épine dorsale sont mises à nu; mais bah!.... les officiers fument la cigarette et causent d'un bal qu'ils doivent avoir le soir du même jour.....

Là se termine le second acte de ce charmant petit drame. Au troisième à présent.

III Acte.

La nature qui a essayé un moment de lutter contre la science infernale de l'homme est bientôt vaincue. Aux hurlements de douleur poussés par le condamné, succède, non pas le calme, mais une espèce de léthargie, pendant laquelle le bourreau ne semble frapper qu'un cadavre inerte.....

Seulement, semblable à une lampe qui, sur le point de s'éteindre lance deux ou trois lueurs plus vives, la victime se relève une dernière fois, pousse un dernier cri de douleur et retombe dans l'insensibilité.

C'est ainsi que le fouetteur achève presque toujours son œuvre sur une masse informe, et que l'on ne transporte à la caserne qu'un cadavre qui ne tient à la vie que par un souffle.

Même, il est arrivé souvent de voir la victime expirer sous les coups, à quelques pas des officiers qui dirigent l'exécution.

Mais qu'est-ce donc que tout cela en comparaison des cruautés inqualifiables exercées aux Indes sous le patronage du gouvernement anglais?.....

Là on ne s'est pas contenté de fouetter

les hommes, on a été jusqu'à infliger ce supplice à des femmes, exposées deminues en présence d'une foule de spectateurs; on ne s'est pas contenté de fusiller les populations Indiennes, on n'a pas rougi d'attacher des hommes, cruels, il est vrai, mais qui avaient au moins le sentiment d'avoir été outrageusement subjugués, aux gueules des canons pour lancer leurs membres épars au milieu des forêts qui les avaient vu naître.

Ah! si les échos de cette terre des Indes, fécondée par le sang de ses défenseurs, pouvaient redire à la fois toutes les cruautés dont ils ont été témoins, de quels mots ne se servirait pas l'humanité indignée pour flétrir ce peuple anglais si cruel et si arrogant!..... Mais en voilà assez sur ce sujet. Ici toute réflexion est inutile; les faits portent en eux-mêmes le stigmate indélébile de la flétrissure....

MONTMORENCI.

Le fouet, petit Polisson!

BÉRANGER.

Le rédacteur du *Morning Chronicle* reçoit le châtement que le Maire doit infliger à tout ceux qui ont, durant son absence, écrit des articles ou tenu des discours malveillants à propos de son bill.

M. CATCHON.—Ah! tu trouves que je n'argumente pas assez, hier? Tu vas voir, l'heure de la correction a sonné pour toi, et tu vas me rendre compte, petit polisson, petit menteur, petit colporteur, ligne par ligne, mot par mot, de tous tes écrits mal faits d'abord, mais faits pour me perdre dans la bonne opinion qu'ont de moi les citoyens de Québec. Non, je ne laisserai pas une virgule sans te l'incruster dans le front comme un stigmate!



EGNIME.

Dans mon entier on trouve le bonheur,  
Bonheur que partout on envie!  
Mais plus souvent, c'est chagrin et malheur,

Oui, malheur pour toute la vie

Tei que cherche mon premier  
Cache quelques fois mon dernier  
Pour entrer dans mon saint entier  
J.

LOGOGRIPE.

Pli, Pli, Pli, Pli, Pli,  
T. T. T. T. T. T.

Question.—Quel est la couleur de la prairie couverte de neige.

Réponse.—Vert invisible.

A Mediter.

Où suis-je  
Que suis-je  
D'où vins-je  
Où vais-je

Le mot de la dernière Charade est VERRAT.  
Dans lequel on trouve les mots ver et rat.

“Explication du dernier logogripe”  
A-long-dans C sous les O rangés.  
Allons danser sous les oranges.

Varietes.

Trois capucins n'ayant qu'un œuf (un œuf d'autruche) pour leur souper, le père Abbé proposa à ses deux frères que celui d'entre eux, en se comptant comme de raison, qui trouverait une sentence tirée de l'écriture sainte applicable à l'œuf et que celui qui aurait la meilleure des trois mangerait l'œuf, et les deux autres se passeraient de souper;—puis il prend sa calotte et en couvre l'œuf qui se trouve comme enseveli. Alors un des moines s'approche en se frappant les mains—il découvre l'œuf en disant: “Lazari, veni foras.”—Mais c'est très bien, dit le père Abbé.—L'autre père s'approche, prend du sel, aussi un petit morceau de la coquille de l'œuf et dit “accipe sal sapientiæ.”—Mais c'est très bien, très bien très bien—l'œuf était comme enseveli dans un tombeau,—il est résussité, c'est bien du moins qu'il soit régénéré. Alors le bon père, s'approche en se frappant la bedaine, il prend l'œuf à deux mains “intra in gaudium dominituæ” entre, dit-il, entre dans la joie de ton seigneur—puis il avala l'œuf avec délices et les deux frères de rire et de jeûner.

LE GLANEUR.

.Ceux de nos abonnés qui pourraient disposer des numéros 4, 9 et 11 de l'Électeur, obligeraient infiniment l'administration de ce journal en les lui faisant parvenir.